

28

Journal de Jules Renard  
1206 24 mars 1947  
15 mars 1947

littéraire. « Le cynisme dans les œuvres, écrit Paul Valéry, signifie généralement un certain point d'ambition désespérée », — ce qui s'applique fort bien à Jules Renard et mieux à Jules Renard qu'à Stendhal, car on trouve chez Stendhal une ardeur incessante, une constante disponibilité pour l'aventure, qui font que l'ambition se détend et s'oublie. Chez Jules Renard, une enfance malheureuse, dont *Poil de Carotte* a souligné l'atroce repliement, a teinté d'amertume une existence entière, et cette ambition et cette amertume, Jules Renard, dans le tête-à-tête de son Journal, ne nous en a rien caché.

Cette sombre minutie laisse, finalement, l'impression d'un complexe d'infériorité et d'une infirmité du cœur. Il ne remplit

donc pas son dessein, qui était de montrer un homme dans sa vérité totale, puisque, aussi bien, nous savons que Jules Renard était capable également d'admirer autrui, d'être courageux, de défendre la justice méconnue. La vie morale d'un être ne se compose pas seulement de ses abaissements et de ses inspirations détestables. Nous avons tous nos démons pour nous proposer, dans le secret du silence et des solitudes, des pensées et des actes abominables. Cela, c'est la nature commune. Ce qui nous est personnel réside dans nos refus. Notre physionomie morale — et même physique — se forme autant de ce que nous avons accompli que de ce que nous avons écarté.

Dans sa prétention à une vérité intégrale, le Journal de Jules Renard est donc une œuvre imparfaite ; mais, pour son inquiétude mêlée d'ironie vigilante, par l'intelligence de ses vues, la concision de ses jugements, il mérite ce qu'il n'a cessé de recueillir depuis qu'il a paru : l'adhésion, sinon la sympathie, des esprits difficiles.

André Gide

**B**ENJAMIN CONSTANT, Jules Renard, nous n'avons connu leur Journal que fragmentairement et après leur mort. M. André Gide nous a fait connaître le sien de son vivant. Il est encore vivant, pour la gloire des lettres et l'agrément de ses admirateurs. Il y aura même, cette année, cinquante ans qu'ont paru *Les Nourritures Terrestres*, livre qui devint le bréviaire d'une génération, je veux dire des enfants de



(PHOTO J.-M. MARCEL.)

ANDRÉ GIDE.

ce siècle. Que le Journal de M. Gide ait donc paru quand il était encore là pour en surveiller l'apparition, qu'il ne cesse, d'année en année, de l'augmenter, constitue une entreprise qui n'a pas de précédent dans l'histoire de la littérature. Car il s'agit ici, non pas simplement de souvenirs littéraires, mais bien aussi d'un Journal intime, d'une confession qui se veut sincère. Dans l'étude sur Stendhal que je viens d'évoquer à propos de Jules Renard, Paul Valéry a dit encore, — et peut-être pensait-il autant à son ami de jeunesse André Gide qu'à Stendhal : « Nous savons bien qu'on ne se dévoile que pour quelque effet... Une femme qui se met nue, c'est comme si elle entrait en scène », signifiant par là qu'il n'est pas de geste contre l'usage qui n'implique l'artifice. Mais la volonté de se montrer nu ne certifie pas qu'on y parvienne. Pour si décidé qu'il ait peut-être été à le faire, M. André Gide ne s'est pas entièrement exposé dans son Journal. Sa sincérité est demeurée en partie voilée, et il ne pouvait guère en être autrement. Et c'est par ces hésitations, ces omissions instinctives ou volontaires, par ces protestations de l'éducation première devant certaines affirmations, que le Journal de M. André Gide s'est le mieux rapproché d'une vérité humaine.



Ainsi, nous voilà persuadés que le vrai ne se rejoint pas lorsqu'on le recherche avec préméditation. M. André Gide, d'ailleurs, ne nous avait rien promis. Il n'a pas annoncé comme Jean-Jacques Rousseau ou Jules Renard une détermination de vérité unique en son genre. Il a même indiqué aux premières pages de son Journal que si la vie d'un homme est son image, elle l'est à son insu : « On raconte sa vie et l'on se ment ; mais notre vie ne mentira

*Il te sonne pareil, Nathanaël, à qui saurait  
pour sa grande expérience que lui même voudrait  
en se voir. — Tu que tu ailles tu ne pourrais  
pas Dieu, que tu aies dans jamais perdu, car il est toujours  
avec toi.*

*Dieu, disait André Gide : c'est ce qui est devant nous.*

*Nathanaël, te reproches tout au passant, et tu  
ne l'attends qu'elle parle. Ah tu bien que Dieu avait  
à cet pas première.*

UNE PAGE DU MANUSCRIT DES "NOURRITURES TERRESTRES", D'ANDRÉ GIDE, PORTANT UNE CORRECTION RÉCENTE.

pas, elle racontera notre âme qui se présentera devant Dieu dans sa posture habituelle. » Ce que l'auteur de *La Porte Étroite*, en revanche, a souvent précisé, c'est la nécessité où il était de se reconnaître différent pour s'affirmer : « Dès que je ne diffère pas, je me tais... » Volonté orgueilleuse qui, par opposition, conduit parfois l'esprit à se démentir et l'écrivain à se contredire. Ces sincérités successives ont valu des critiques et des reproches à M. André Gide, notamment lorsqu'il a pris position dans l'ordre politique. M. Gide est bien trop curieux de toutes choses. Il lui serait bien trop désagréable de demeurer à l'écart des grandes batailles d'idées de son temps pour ne pas s'être prononcé sur les dogmes qui les ont inspirées. Ces prises de position ont, tour à tour, opposé chez lui le novateur et l'individualiste, puis l'individualiste et un pragmatiste qu'on fut surpris de découvrir chez l'auteur des *Faux Monnayeurs* à l'heure douloureuse où il se révéla. Le Journal de 1940-1942 qu'il a publié naguère renferme, notamment, des textes sur les avantages de l'oppression qui ne laisseraient pas d'être inquiétants, si l'on ne savait qu'en fin de compte, et même au commencement, M. André Gide ne demeurait attaché à la liberté de l'esprit et à la défense de l'individu contre toute tyrannie. Mais cet aspect politique du Journal de M. Gide, qui n'est intéressant que par l'aveu de ses variations, n'en forme

pas l'intérêt principal, pas plus, d'ailleurs, que ses penchants exceptionnels. Ce qui rend ce livre attachant, c'est qu'il offre au lecteur une compagnie constante : celle d'un homme fort intelligent, d'un goût presque toujours sûr, d'une véracité aussi poussée que l'autorise la confiance dans la sympathie d'un interlocuteur. Car ce Journal que M. André Gide a sans doute eu l'intention d'écrire pour lui-même semble avoir été écrit pour chacun de nous, pour ces lecteurs des *Nourritures Terrestres* et de *La Porte Etroite* qui, fixés à l'origine à trois cents, sont devenus des milliers. Nul livre ne nous procure si vivement l'impression d'une promenade sous le Portique en compagnie d'un maître, informé de toutes choses, de l'Éternel et du quotidien, et dont la parole garderait le parfum du plein air et l'agrément d'une complicité.



Car M. Gide porte un jugement sur toutes choses, un jugement d'intellectuel, — ne faudrait-il pas dire un jugement d'esthète, en donnant à ce mot son sens le plus élevé, celui qui a trouvé sa meilleure représentation en Angleterre ? M. André Gide — et cette position est, en quelque sorte, émouvante — demeure d'une fidélité presque instinctive à la littérature et c'est à elle qu'il relie la majorité de ses pensées et la plupart de ses actes. Le Journal, dans sa quasi-totalité, reflète cet attachement. Il s'ouvre fort traditionnellement, en 1889, sur une prise de possession de Paris par deux étudiants : Pierre Louys et André Gide, qui ont loué une chambre, rue Monsieur-le-Prince, dont une fenêtre laisse apercevoir à perte de vue l'étendue des maisons grises, la Seine et Notre-Dame, dans le coucher du soleil et, tout au loin, Montmartre, à peine distinct dans la brume du soir. Comment ne pas rêver à une grande œuvre, au travail obstiné, à la gloire ? Rastignac n'est pas loin et M. André Gide le prie, en effet, d'entrer.

Débuts romanesques, ô combien ! Furent-ils notés, comme on les lit, à l'heure où ils s'accomplissaient, ou cette première page n'est-elle qu'un ornement tardif, un habile artifice pour nous rendre plus imprévu et plus saisissant ce qui va venir et ne sera aucunement balzacien ? Car

ce Journal-ci n'est pas celui des *Illusions Perdues*, — du moins, celles de celui qui l'écrit. Une vocation littéraire, affirmée dès ces premières pages, s'y poursuit sans que rien n'en trouble la constante fidélité : ni les événements exceptionnels ni la familiarité du quotidien. Faut-il en donner un exemple au hasard ? Prenons-le dans le récit — délicieux — d'un voyage en Andorre. M. Gide et ses compagnons de voyage arrivent en diligence de Bourg-Madame à Montlouis :

« A Montlouis, nous nous faisons servir une bouteille d'un rancio pimpant qui eût fait Keats revoir les rondes et les chants du soleil. Visite de la caserne. J'eusse voulu voir la bibliothèque des soldats si longtemps bloquée sous la neige. Mais en réparation ; tous les livres sont enfermés dans les armoires... »

Il y a là huit lignes de texte qui résument des événements très simples. M. Gide a bu du rancio, il a visité la caserne. Mais, buvant du rancio, il songe à Keats et le note en quelques mots d'un précieux archaïsme ; et visitant la caserne, que veut-il voir des soldats ? Non leurs uniformes ou leurs armes, mais leurs livres... La littérature demeure constamment présente dans ce Journal, d'une façon si naturelle, qu'on finit par la tenir pour inséparable de M. Gide. Et de fait, elle est son naturel. Elle l'est à un point qu'on les sent souvent préférer au plaisir d'une œuvre le commentaire ou le rappel qu'il en fera. Ce qui ne laisse pas, dans les œuvres romanesques de M. Gide, de produire un déséquilibre : les idées y sont bien plus vivantes que les personnages qui les portent ou les propagent.



Ce Journal fait paraître également deux tendances qui pourraient s'opposer et, pourtant, ne se contrarient pas : le désir de surprendre et le désir de séduire. Surprendre, en s'écartant du comportement habituel, en ne ménageant ni les idées admises ni les valeurs morales. Séduire, en donnant à cet immoralisme l'agrément d'une nouveauté et la jeunesse d'un renouvellement de l'esprit. En sorte que les audaces de M. André Gide, ses aveux, ses propositions, sont dosés non par l'hypocrisie ni par la prudence,

mais par un goût de la séduction qui sait le point de provocation qu'on peut atteindre sans déplaire. M. André Gide a poussé fort loin cet art de vivre. Qu'il l'ait ou non voulu, ce qu'il a risqué ne fut jamais dommageable à sa carrière, à sa liberté, à sa gloire. Ce Journal reflète une vie sans épreuves. La question d'argent n'y dépose aucun tourment. Riche, M. Gide peut paraître y débiter comme un étudiant pauvre et ne jamais souffrir ni des inconvénients de la richesse ni de ceux de la pauvreté ; immoraliste résolu, M. André Gide ne montera jamais sur aucun bûcher ; il pourra juger ses amis de lettres avec une franchise indiscrete, vendre leurs livres en vente publique, sans jamais avoir à subir un procès de l'amitié ; il ira porter, d'un parti à l'autre, ses adhésions successives, sans encourir des persécutions ou des expropriations violentes ; deux guerres cruelles secoueront le monde sans que l'écrivain abandonne l'exercice de ses dilections ; et l'âge venant, il apparaît suffisamment environné de détracteurs médiocres et d'admirateurs fidèles pour en être flatté.



(MARTINIE.)

M. GÉRARD BAUER, PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES.

certes, de sa variété, de ses franches apparences, des curiosités d'une intelligence qui ne néglige aucun aspect de l'esprit ni aucun spectacle de la vie ; mais ce plaisir se double de lire sur les hommes des sentences morales d'une pénétration et d'une précision excellentes. Que la partie d'actualité d'un tel Journal faiblisse, que les anecdotes, dans l'éloignement des circonstances et l'effacement des hommes, perdent à jamais leur saveur, — et l'on pourra encore recueillir dans ce Journal de quoi ajouter un nouveau livre aux livres de maximes et de portraits qui illustrent notre littérature.

**V**OILA ACHEVÉE cette analyse de trois caractères d'écrivains à travers les confessions volontaires qu'ils nous ont faites. Nous n'avons pas abusé de leurs aveux pour les accabler : la franchise, le parti pris de vérité (même lorsqu'il défie l'humilité), inspirent une considération. Et leurs faiblesses mêmes nous ont semblé contenir une vertu : elles étaient humaines. Elles pouvaient être cruelles à autrui comme les déceptions d'un amour, elles ne l'étaient pas comme un despotisme ; elles se jugeaient et ne prétendaient pas dominer. Pour mieux connaître, et jusqu'aux sombres fonds de l'âme, chacun de ces visages, nous ne nous sentons pas avilis dans notre condition d'homme ; ils ne nous ont pas découragés de la vie. C'est peut-être qu'une lumière les suit, celle qui éclaire notre pays ; c'est aussi qu'ils gardent jusque dans l'abandon une maîtrise qui certifie la grandeur de l'esprit.

GÉRARD BAUER.

¶  
Où, vraiment, il est difficile de mieux réussir sa vie à travers une œuvre, et l'on pourrait, à ce sujet, parler de chance ou d'habileté. Pourquoi ne pas mettre cette réussite au compte de la perspicacité et du talent. — d'un talent qui rejoint le courant le plus fort et le plus continu de notre littérature, celui des moralistes ? Le plaisir qu'on prend à lire le Journal de M. André Gide est fait,